

JOSEPH LINGAY

Un personnage balzacien
sous la Monarchie Constitutionnelle
(1815-1848)

Michel BARAK

JOSEPH LINGAY

Un personnage balzacien
sous la Monarchie Constitutionnelle
(1815-1848)

Préface de Michel VOVELLE

L'Harmattan

© L'HARMATTAN, 2008
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-07411-8
EAN : 9782296074118

« Quelle malédiction d'être le fils d'un cabaretier
et de perdre sa jeunesse à la quête de son pain ! »

Gustave Flaubert
L'Education sentimentale (ch. II)

« Je jouis d'un malheur sans remède :
je suis fils d'un chapelier »

Honoré de Balzac
Illusions perdues

Avant-propos

Joseph Lingay est peut-être le prototype de ces hommes de l'ombre, « inconnus de l'histoire ».

Professeur au lycée Charlemagne à Paris en 1813, ce jeune homme pauvre, né en 1791, se retrouve pendant la première Restauration, secrétaire intime du préfet du Doubs, le comte de Scey Montbeliard.

Aux Cents jours, il est arrêté, surveillé, reconduit à Paris sous escorte. Il y publie une gazette ultra royaliste « le Nain Vert » qui va peut-être contribuer à son recrutement au ministère de la Police générale de la seconde Restauration.

Il y réussit une ascension si rapide qu'en 1819 quand le comte Decazes devient président du Conseil - il est secrétaire de la présidence du Conseil pour la première fois - il se trouve ainsi au centre de la « grande scène du pouvoir » (inédit de J. Lingay. Bibliothèque de l'Arsenal) mais toujours dans l'ombre.

Après la chute de son second patron en 1820, il conserve ses entrées dans les allées d'un pouvoir redevenu ultra et participe à l'opposition libérale en même temps qu'il est un journaliste redouté et poursuit des intrigues financières mal connues.

Il est le « magistral chef d'orchestre » du journal *le TEMPS* fondé en 1829 par les notables – industriels et financiers - libéraux, alors qu'il émarge toujours aux fonds secrets et œuvre pour les ministères Villèle et Martignac. Il aurait joué un rôle essentiel dans la protestation des journalistes contre les ordonnances de Charles X en juillet 1830 mais son nom n'apparaît point.

En mars 1831 Casimir PERIER est nommé président du Conseil, Lingay redevient secrétaire de la présidence du Conseil et le restera jusqu'à la chute de la Monarchie de Juillet en février 1848 !

Littérateur médiocre formé aux humanités classiques dans les collèges impériaux, il sera néanmoins l'ami et le conseiller du jeune Prosper MERIMEE ; il a connu à Besançon, où celui-ci était secrétaire général de la préfecture, le baron De MARESTE, ami de STENDHAL. Dans ses « Souvenirs d'Egotisme » celui-ci nous a laissé un portrait pénétrant de celui qu'il appelait M. de MAISONNETTE (car son patron DECAZES = Maison) « l'un des êtres les plus singuliers que j'ai vu à Paris ». Dans ses

amitiés littéraires il faut ajouter les relations avec BALZAC, Charles NODIER, Gérard de NERVAL, Théophile GAUTIER...

Claude PICHOS dans sa biographie de Gérard de NERVAL a pu écrire :

« Joseph Lingay est l'un des hommes-clés de la politique sous la Restauration et davantage encore sous la Monarchie de juillet ».

Personnage balzacien dans sa vie réelle, il est un des « modèles reparaisant » de la « Comédie Humaine ».

Anne-Marie MEININGER a démontré comment J. Lingay était – pour l'essentiel – le modèle du secrétaire général CHARDIN des LUPEAUX¹

Il meurt le 21 décembre 1851 dans la misère et son seul biographe Francis WEY écrit² : « A ses obsèques assistaient, seuls de notre caste, Gérard de Nerval et Théophile Gautier qu'il aimait beaucoup et qui, ainsi que moi, n'avaient pas cessé de le voir... et les passants de la rue de Notre Dame de Lorette ont pu croire qu'on menait à l'église un boutiquier du quartier ».

A vrai dire j'avais rencontré cette éminence grise il y a bien longtemps en terminant ce qu'on appelait dans les années cinquante un diplôme d'études supérieures. Mais je ne le connaissais pas ! En étudiant deux poètes marseillais « montés à Paris » pour tenter de se faire une place avec des grandes pièces libérales en vers de mirlitons, Barthélémy et Méry retombés dans un oubli mérité, j'avais trouvé une note de 1834 « pour M. le Ministre », demandant à celui-ci la seconde moitié d'une somme promise pour un poème sur l'instruction primaire. Texte de l'écriture de Lingay qui m'est aujourd'hui familière. Note signée de ses initiales L...Y. La fréquentation – si j'ose dire – de J. Lingay, les relectures de Balzac et en particulier des « Illusions perdues » m'amènent à penser que, en plus du modèle du secrétaire général « Chardin des Lupeaux », Lingay imprègne l'œuvre de Balzac. On n'en finit pas de trouver dans la Comédie Humaine, tout simplement, ce que le génial écrivain savait voir dans la société de son temps.

¹ cf Anne-Marie Meininger *Qui est Des Lupeaux, Année Balzacienne*, 1961, *Les employés de Balzac* Edition critique, thèse, Université de Paris, 1967. Cf également ses présentations des « Employés » (in « La Comédie humaine » Pleiade, t.VII, Collection Folio n°1669 et dans la Pleiade l'index des personnages fictifs de la comédie humaine la longue note consacrée à Lupeaux (Comte Clément Chardin des), T. XII pp. 1416 et 1417.

² F. Wey *Entre amis*, Dentu , 1882.

Ceci est vrai également, et également en partie, pour Stendhal si longtemps familier de son ami « Maisonnette ».

Roger Stéphane (« La gloire de Stendhal », quai Voltaire, 1987) signalait cette interrogation d'André Malraux : « Je suis aussi très frappé quand il parle de politique : ce n'est pas en étant consul dans une petite ville d'Italie qu'on a une telle expérience. Comment Stendhal a-t-il pu écrire Lucien Leuwen où le rapport des politiciens entre eux est évidemment décrit par un professionnel ? » Bien sûr, comme l'a montré Geneviève Mouillot-Fraisse ³ il y a intersection de lieux parisiens, les salons, il y a interrelations et Lingay ici non plus, ne saurait être la seule source d'information et le seul modèle mais de 1814 à 1848 avec de brèves interruptions après 1820, il a été secrétaire intime du ministre de la Police, secrétaire de la présidence du Conseil et en même temps de tel ou tel ministre, journaliste... quel concentré d'expériences politiques !

Il n'est ici évidemment pas question de refaire le beau travail d'histoire et de critique littéraire d'Anne-Marie Meininger ; il s'agit d'une modeste tentative de reconstitution historique de la vie de Joseph Lingay telle que l'accès actuel aux sources le permet.

³ « Stendhal : l'écrivain, la société et le pouvoir », Grenoble, 1984.

Remerciements

Merci en tout premier à mes amis Michel VOVELLE et Maurice AGHULON. Ils ont accompagné ces recherches et m'ont soutenu de leur amitié et de leurs connaissances.

Je tiens à remercier pour leur aide précieuse les spécialistes de l'Empire et de la Monarchie Constitutionnelle Jean TULARD, le père BERTIER de SAUVIGNY, Guy ANTONNETTI, Hervé ROBERT, les spécialistes de l'histoire littéraire du XIX^e siècle qui ont rencontré Lingay avant les historiens, Claude PICHOS, les stendhaliens, de Michel CROUZET à Claude LIPRANDI, et Philippe BERTHIER dont les études sont si éclairantes, bien entendu Victor Del LITTO, sans oublier les correspondances amicales de José CABANIS et Henri GUILLEMIN.

Mes remerciements également à l'actuel marquis de SCEY MONTBELLARD qui m'a ouvert avec confiance et amitié ses archives personnelles au château de BUTHIERS près RIOZ au nord de Besançon. Grâce aux dizaines de lettres de Lingay à son premier patron, le préfet de Besançon en 1814, une vision plus juste du personnage en ses débuts a pu être esquissée.

Une mention particulière aux travaux de Pierre BARBERIS ⁴ sur Balzac et Stendhal et à sa problématique féconde des rapports histoire-littérature.

Anne-Marie MEININGER – qui a éclairé le chemin – m'a fait bénéficier de ses recherches avec une générosité peu commune. Cette coopération scientifique est devenue une chaude amitié qui m'a accompagné et encouragé depuis des années, parfois en des moments difficiles. Qu'elle en soit remerciée.

Michel BARAK

⁴ P. Barberis « Balzac et le mal du siècle » « Contribution à une physiologie du monde moderne », 2 vol. Gallimard, 1970 et « Le monde de Balzac » Arthaud, 1973.

Préface

Lingay, Joseph Lingay... ? Cela ne dit pas grand chose à nos contemporains, même cultivés, ni à nos étudiants. Un peu plus à ma génération de septuagénaires encore tout imprégnés dans leur jeunesse de la lecture de Stendhal et de Balzac, à partir du moment où Michel Barak nous entrouvre la porte et nous livre des clés : Maisonnette, Des Lupaulx, c'était donc lui ? Mais bien sûr, Aragon et quelques autres ne s'y étaient pas trompés ! Derrière l'homme au masque, le personnage de chronique ou de roman selon que l'on voudra, héros ou anti héros (Fabrice ou Julien manqué) voici que l'historien d'aujourd'hui, Michel Barak nous restitue un personnage historique que nous ne devrions pas avoir méconnu.

Second plan par fonction, plutôt que par vocation car il ne s'est pas caché, Lingay illustre pendant plus de 35 ans, des premières années du premier Empire à 1851 quand il meurt à l'orée du second, la continuité d'une carrière de grand commis au service des « monarchies restaurées », étonnante flexibilité apparemment, dirait-on aujourd'hui, qui peut le faire apparaître comme une curiosité – une « espèce » aurait dit Diderot – mais bien plutôt comme un personnage emblématique au cœur d'une période qui, sous l'égide d'un retour à l'ordre voit naître une nouvelle image de la politique, de la société, des mentalités collectives.

Bien connu de certains de ses contemporains, méconnu de l'histoire, à quelques exceptions près, Joseph Lingay, fils de limonadier parisien entre par la petite porte dans le cercle fermé d'un appareil d'état dont il est l'auxiliaire discret, impose à son biographe une traque dont on découvre pas à pas les étapes, les temps forts mais aussi à plusieurs reprises les mystères. Une fois en piste, les sources abondent par certains aspects : le journaliste, le pamphlétaire, l'écrivain (modeste) s'affichent dans l'imprimé... même si une part majeure de ce qu'il a écrit doit se découvrir dans les textes officiels de ceux qu'il a servis, d'un règne à l'autre entre 1815 et 1851. Mais pour le connaître, outre ce qui reste de ses papiers, l'enquête poursuivie durant des années avec une admirable obstination par Michel Barak l'a mené, d'un fond de famille à un autre, de château en château, à la recherche des correspondances, d'originaux, de toutes traces de contact direct ou indirect. Là ne se limite pas la prospection de l'auteur : au-delà même de tout un réseau de contacts politiques, mondains, culturels ou familiers, il apparaît que Lingay n'est

pas passé inaperçu : entre fidélités et ruptures, amitiés suivies ou distendues, jugements admiratifs ou fielleux, le personnage a suscité des commentaires, dont la collection restitue un tableau, une atmosphère évocatrice de la vie parisienne (et initialement provinciale sous la Restauration et la Monarchie de Juillet).

Pas à pas, étape par étape, quitte à s'autoriser des « arrêts sur image » pour dresser un tableau à un moment donné, l'auteur restitue une carrière qui associe curieusement en apparence continuité (ascension, apogée, déclin) et évolution quand le jeune loup qui se fraie sa place sous l'aile de Decazes dans la France ultra de 1814 va manifester avec retenue un libéralisme modéré qui le rendra apte à servir sans états d'âme la Monarchie de Juillet . Ce cheminement qui ne lui est pas propre garde sa singularité. Si Michel Barak au fil de son enquête a élucidé plus d'un secret mal connu livrant quelques « scoops » (ainsi sur le rachat de *La Presse* de Girardin en 1841) il reste dans la vie de son héros des zones d'ombre – dans la jeunesse le scandale étouffé du lycée Charlemagne, affaire de mœurs juvénile non sans conséquences durables peut-être... – mais surtout le mystère que l'auteur élucide semble-t-il autour du procès du Maréchal Ney en 1815. Témoin potentiellement dangereux de la conduite de Bourmont apte à conforter la défense comme à mettre les ultras en difficulté. Le jeune Lingay a-t-il monnayé par son silence son entrée dans le staff du duc Decazes ? Du début de sa carrière – quand il lui incombe de gérer les dossiers des régicides à la fin qui le voit traiter le dessous des cartes dans la politique de la monarchie de Juillet vis à vis de la presse il reste, soupçonné du public, un aspect souterrain du personnage, derrière une façade ostensiblement mondaine avant qu'il ne se ratatine finalement sur la fin de ses jours.

Si singulier qu'il apparaisse au fil de cette reconstitution de carrière érudite, le personnage me semble passionnant par l'ouverture qu'il autorise sur des problèmes plus généraux. Je n'ambitionne pas ici de les affronter, c'est le mérite de l'auteur que de nous y introduire, mais tout au plus d'en suggérer au moins deux. Une première piste nous entraînerait sur les pas de Balzac, revisité à la lumière des problématiques de l'histoire sociale (et politique) d'aujourd'hui. En évoquant un double, ou une copie de Lingay dans « Les employés », l'auteur de la Comédie Humaine ouvre un chantier qui sollicite toujours, même s'il n'a pas été méconnu de monographies récentes. La rupture de la Révolution Française a entraîné une redéfinition dans les catégories intermédiaires que nos tentatives de code socioprofessionnel, voici un demi-siècle, peinaient à désigner. Trop tôt pour parler de

« fonctionnaires », « cadres » est trop flou... La promotion massive tantôt éphémère, puis durable d'administrateurs, de gestionnaires ou acteurs du politique s'est opérée en 1789 et 1815 en termes de novation et d'héritages destinés à durer. C'est un héritage que celui du « patronage » nécessaire à toutes les étapes de la carrière de Lingay : le « secrétaire particulier », tel qu'on le rencontre à la fin du siècle des Lumières sous différents visages de l'Angleterre jusqu'à la Russie ou à la Moldavie (Rhigas), est un personnage dont les temps nouveaux verront la promotion de la sphère familiale aristocratique à l'espace politique ou administratif. On a étudié les fonctionnaires du ministère de l'Intérieur sous la Révolution (Catherine Kaura), d'autres les ont suivis dans une trajectoire séculaire qui mènera aux ronds de cuir de la Troisième République. Lingay est d'une autre pointure, type de personnages sortis du lot par le mérite ou par l'ambition tels que j'en ai fréquenté plus d'un, lorsque je travaillais les Mémoires de Fouché. La rançon de ces promotions, ou leur revers, est la dangerosité d'un statut incertain : et le mérite de Lingay serait bien d'avoir affronté sur plus de trente ans ce rodéo, si l'on me passe l'expression.

Ce faisant, j'ai conscience de prêter à une lecture pauvre réductrice du personnage, et qui n'est point celle à laquelle nous introduit Michel Barak.

Car la seconde perspective que je souhaiterais entrouvrir se formule en termes de génération : « avoir vingt ans en 1815 (ou 1813...). Vieille chanson dira-t-on, qui nous renverrait aux couplets usagés de Musset (« Dors-tu content Voltaire et ton hideux sourire... ») ou de façon plus stimulante à la lecture de la trilogie stendhalienne : Fabrice, Julien, Lucien, les trois silhouettes juvéniles dessinées par Henry Beyle, qui fut, au moins jusqu'au début des années 1830 sinon l'ami cher, le complice et l'observateur attentif du drôle d'oiseau qu'était Lingay, peuvent livrer des contrepoints grinçants à la trajectoire de « Maisonnette ». Mais celui-ci, à sa manière, offre une réponse aux enjeux qu'ont affrontés ses contemporains, avec des réponses et des stratégies différentes – qu'il s'agisse (je cite dans le désordre ne voulant pas m'engager dans une revue) du petit Manuel, venu des Basses Alpes, de Mazenod dans sa Provence, de Thiers qui s'en échappe. Ne nous laissons pas entraîner sur les pas de Balzac voire d'Aragon dans sa Semaine Sainte. Sorti de rien ou de peu, comme d'autres, passé par le collège (ou le lycée impérial), Lingay entre en piste à la fois par une filière de patronage traditionnel, sous la protection de M. de Scey, et par effraction oserais-je le dire dans les turbulences de la chute de l'Empire. A l'ombre de Decazes, puis dans

le cadre de la Monarchie de juillet, il a navigué, libéral dans ses fréquentations jusqu'en 1830, fidèle gestionnaire ensuite de Casimir Perier à Guizot de la ligne défensive de la monarchie embourgeoisée. A ce stade, où il perd progressivement la maîtrise des affaires dont il assure néanmoins la mise en forme du fait de sa compétence, l'originalité de son personnage frappe moins que sa longévité relative. Au total, sa personnalité n'en demeure pas moins assez fascinante. S'il reste pour moi un mystère, parmi d'autres, mais je crois être en passe de le résoudre, c'est de comprendre comment Michel Barak, qui est tout sauf un opportuniste, a pu s'attacher avec autant d'érudition, mais aussi d'obstination, de passion et de perspicacité à ce personnage d'antihéros. Contamination stendhalienne ? L'argument serait pour moi tout à fait recevable, mais je ne le crois pas suffisant. Je trouve chez Michel Barak un intense désir de comprendre comment on vit dans une période d'entre-deux, comme le furent ces années de la première moitié du dix neuvième siècle, au lendemain des grands bouleversements de la Révolution et de l'Empire.

Et pour ma part, je me suis laissé prendre à cette enquête, je vous encourage à nous suivre.

Michel VOVELLE

I

Du Cabaret au Lycée Charlemagne

C'est dans un de ces cabarets du quartier latin, près de la Seine, que l'enfant Jean Louis Joseph Marie LINGAY vécut et étudia. Fils d'un limonadier, qui semble avoir très vite disparu, l'enfant né le 2 septembre 1791, passe ses premières années entre l'arrière salle du cabaret maternel et la rue. Le père est absent de ses écrits, de ses lettres et sans doute très tôt de sa vie, alors qu'il manifeste à sa mère, Barbe SPAR, femme modeste et fruste, un attachement constant. L'enfant fut baptisé le jour même : l'acte d'état civil qui en témoigne porte la signature du père Lingay alors qu'en 1846, dans l'acte de mariage du fils, le père sera mentionné "absent sans nouvelles". Cette absence de père pèsera certainement sur la vie d'un jeune homme, en recherche continuelle d'un père de substitution.

Une seule esquisse biographique de Lingay a été écrite⁵. C'est l'œuvre d'un bisontin qui l'a bien connu et même l'a "étudié" de près : Francis Wey, chartiste, écrivain, journaliste, ami de Charles Nodier et du peintre Courbet, Président, pendant douze années, de la Société des Gens de Lettres. Il décrit l'enfance de Lingay dans un récit où seule est évoquée sa mère : "Elle avait tenu un cabaret, au bas du quartier latin, près d'un pont, et parce qu'elle était accorte, et que son café avait une salle du fond où l'on entraît par un corridor d'allée, des professeurs du lycée voisin avaient pris l'habitude d'aller, sans risque d'être compromis, se récréer là entre leurs classes ou après leurs cours. Ils y trouvaient l'enfant de la patronne, un petit garçon qui, toujours à l'étude au coin d'une table, commençait seul son éducation sans autre maître que la volonté. Il questionnait ces professeurs qui prirent intérêt à lui, le dirigèrent à leurs moments perdus, étonnés de son intelligence et qui, l'ayant poussé assez loin, obtinrent pour lui une bourse pour l'aider à achever ses études, à Louis-le-Grand probablement, alors le Lycée Impérial ».

⁵ *Souvenirs politiques et littéraires*, M. Lingay dans le recueil *Entre Amis*, Paris, Dentu, 1882.

Le logis de la famille Lingay rue Notre Dame de Nazareth dans la paroisse Saint Nicolas Deschamps ne devait guère être brillant ; en tout cas il n'est jamais évoqué ni par Lingay ni par les quelques personnes qui ont écrit sur lui.

De cette enfance nous ne savons rien. Le récit de Francis Wey est-il en tout point exact ? Le dossier de boursier de l'élève Lingay n'a pas été retrouvé. En 1801 il est "élève national" du collège de Paris. Sur les fiches d'inscriptions annuelles le nom connaît des variations orthographiques de Lingueit à Lingray.

En avril 1799 -germinal an VIII- la "gazette nationale ou moniteur universel" annonce la création du Prytanée français "qui a remplacé tous les établissements publics qui, sous le nom de collèges, étaient consacrés dans Paris, à l'instruction générale et formaient l'Université. Ce texte, signé du ministre de l'intérieur Lucien Bonaparte, annonce la future Université Impériale ; là encore les archives ne nous aident guère : en principe, les boursiers appelés aussi "élèves gratuits" doivent être inscrits sur un registre général "sur lequel les citoyens qui les auront présentés s'obligeront à leur servir de correspondant", mais ces registres sont introuvables. Une note brève (AN. M 158) donne ces indications précises : "Le Prytanée français est essentiellement destiné par le gouvernement à fournir une éducation gratuite aux enfants des militaires tués au champ d'honneur et des fonctionnaires civils victimes de leurs fonctions".

Le "Règlement général du Prytanée français arrêté par le ministre de l'intérieur et approuvé par le premier consul" figure dans ce dossier et son analyse permet de comprendre les quelques témoignages concordants que nous avons sur ces établissements et les futurs lycées impériaux marqués par un régime monacal, une discipline militaire stricte, une éducation parfaitement classique.

L'écrivain Philarète Chasles placé au Prytanée militaire de Saint Cyr dit : "dès huit ans j'ai subi une année de souffrance⁶". Le comte d'Alton Shée évoquant la dureté de la discipline parle : "des souffrances de l'éducation universitaire qui ont laissé dans mon âme des traces ineffaçables". Il quitta le collège "avec le dégoût de l'étude, le mépris de l'autorité".

Le Prytanée français se compose de quatre sections, chacune appelée collège : Paris, Saint Cyr, Saint Germain, Compiègne. En plus du directeur, il y a un maître de quartier et un domestique par division de

⁶ Cf. Pichois parle de la "brutalité bien attestée qui régnait dans cette école militaire".